

Le cirque vu par les poètes

Le Saut du tremplin

Clown admirable, en vérité !
Je crois que la postérité
Dont sans cesse l'horizon bouge,
Ne le nommera qu'en tremblant.
Il était barbouillé de blanc,
De jaune, de vert et de rouge.

Même jusqu'à Madagascar
Son nom était parvenu, car
C'était selon tous les principes
Qu'après les cercles de papier,
Sans jamais les estropier
Il traversait le rond des pipes.

Il s'élevait à des hauteurs
Telles, que les autres sauteurs
Se consumaient en luttes vaines.
Ils le trouvaient décourageant,
Et murmuraient : « Quel vif-argent
» Ce démon a-t-il dans les veines ?

Tout le peuple criait : « Bravo ! »
Mais lui, par un effort nouveau,
Semblait roidir sa jambe nue,
Et, sans que l'on sût avec qui,
Cet émule de la Saqui
Parlait bas en langue inconnue.

C'était avec son cher tremplin.
Il lui disait : « Théâtre, plein
» D'inspiration fantastique,
» Tremplin qui tressailles d'émoi
» Quand je prends un élan, fais moi
» Bondir plus haut, planche élastique !
» Frêle machine aux reins puissants,
» Fais moi bondir, moi qui me sens
» Plus agile que les panthères,
» Si haut que je ne puisse voir
» Avec leur cruel habit noir
» Ces épiciers et ces notaires !

» Par quelque prodige pompeux,
» Fais moi monter, si tu le peux,
» Jusqu'à ces sommets, où, sans règles,
» Embrouillant les cheveux vermeils
» Des planètes et des soleils,
» Se croisent la foudre et les aigles.

» Plus haut encor, jusqu'au ciel pur !

» Jusqu'à ce lapis dont l'azur
» Couvre notre prison mouvante !
» Jusqu'à ces rouges Orient
» Où marchent des dieux flamboyants,
» Fous de colère et d'épouvante.

» Plus loin ! Plus haut ! Je vois encor
» Des boursiers à lunettes d'or,
» Des critiques, des demoiselles
» Et des réalistes en feu.
» Plus haut ! plus loin ! de l'air ! du bleu !
» Des ailes ! des ailes ! des ailes ! »

Enfin, de son vil échafaud,
Le clown sauta si haut, si haut,
Qu'il creva le plafond de toiles
Au son du cor et du tambour,
Et, le cœur dévoré d'amour,
Alla rouler dans les étoiles.

Théodore de Banville, Odes funambulesques, 1857

Bohémiens en voyage

La tribu prophétique aux prunelles ardentes
Hier s'est mise en route, emportant ses petits
Sur son dos, ou livrant à leurs fiers appétits
Le trésor toujours prêt des mamelles pendantes.

Les hommes vont à pied sous leurs armes
luisantes
Le long des chariots où les leurs sont blottis,
Promenant sur le ciel des yeux appesantis
Par le morne regret des chimères absentes.

Du fond de son réduit sablonneux, le grillon,
Les regardant passer, redouble sa chanson ;
Cybèle, qui les aime, augmente ses verdure,

Fait couler le rocher et fleurir le désert
Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert
L'empire familial des ténèbres futures.

Charles Baudelaire, Les fleurs du mal (1861)

Parade

Des drôles très solides. Plusieurs ont exploité vos mondes. Sans besoins, et peu pressés de mettre en œuvre leurs brillantes facultés et leur expérience de vos consciences. Quels hommes mûrs ! Des yeux hébétés à la façon de la nuit d'été, rouges et noirs, tricolores, d'acier piqué d'étoiles d'or ; des faciès déformés, plombés, blêmis, incendiés ; des enrouements folâtres ! La démarche cruelle des oripeaux ! — Il y a quelques jeunes, — comment regarderaient-ils Chérubin ? — pourvus de voix effrayantes et de quelques ressources dangereuses. On les envoie prendre du dos en ville, affublés d'un luxe dégoûtant.

Ô le plus violent Paradis de la grimace enragée ! Pas de comparaison avec vos Fakirs et les autres bouffonneries scéniques. Dans des costumes improvisés avec le goût du mauvais rêve ils jouent des complaintes, des tragédies de malandrins et de demi-dieux spirituels comme l'histoire ou les religions ne l'ont jamais été. Chinois, Hottentots, bohémiens, niais, hyènes, Molochs, vieilles démenées, démons sinistres, ils mêlent les tours populaires, maternels, avec les poses et les tendresses bestiales. Ils interpréteraient des pièces nouvelles et des chansons "bonnes filles". Maîtres jongleurs, ils transforment le lieu et les personnes, et usent de la comédie magnétique. Les yeux flambent, le sang chante, les os s'élargissent, les larmes et des filets rouges ruissent. Leur raillerie ou leur terreur dure une minute, ou des mois entiers.

J'ai seul la clef de cette parade sauvage.

Arthur Rimbaud, Illuminations (1873-1875)

Le clown

Bobèche, adieu ! bonsoir, Paillasse ! arrière, Gille !

Place, bouffons vieilliss, au parfait plaisantin,
Place ! très grave, très discret et très hautain,
Voici venir le maître à tous, le clown agile.

Plus souple qu'Arlequin et plus brave qu'Achille,
C'est bien lui, dans sa blanche armure de satin ;
Vides et clairs ainsi que des miroirs sans tain,
Ses yeux ne vivent pas dans son masque d'argile.

Ils luisent bleus parmi le fard et les onguents,
Cependant que la tête et le buste, élégants,
Se balancent sur l'arc paradoxal des jambes.

Puis il sourit. Autour le peuple bête et laid,
La canaille puante et sainte des Iambes,
Acclame l'histrion sinistre qui la hait.

Paul Verlaine, Jadis et naguère, 1884

Les saltimbanques

Dans la plaine les baladins
S'éloignent au long des jardins
Devant l'huis des auberges grises
Par les villages sans églises.

Et les enfants s'en vont devant
Les autres suivent en rêvant
Chaque arbre fruitier se résigne
Quand de très loin ils lui font signe.

Ils ont des poids ronds ou carrés
Des tambours, des cerceaux dorés
L'ours et le singe, animaux sages
Quêtent des sous sur leur passage.

Guillaume Apollinaire, Alcools, 1920

Haute école

L'averse tombant en déluge,
Hier au soir, j'ai profité,
Pendant une heure du refuge
Que m'offrait le Cirque d'Été.

D'ordinaire, rien ne m'y lasse.
J'applaudis tous les 'numéros'.
Que de courage et que de grâce !
Ces baladins sont des héros.

Mais, cette fois, – je m'en étonne, –
Ce spectacle, bien fait pour moi,
Me semblait froid et monotone ;
Et je m'ennuyais fort, ma foi !

En vain, en jupe diaphane,
La ballerine avait dansé
Sur le dos, blanc de colophane,
D'un vieux cheval, trop bien dressé ;

En vain l'Anglais, qu'en une rixe
Ne vaincraient pas quatre hommes forts,
Fit dix fois, sur la barre fixe,
Le moulinet avec son corps ;

En vain le clown, tête falote,
Sur le nez tombé lourdement,
Fut, par le fond de sa culotte,
Relevé délicatement ;

Je bâillais, ayant peine à suivre
Ces exercices et ces tours
Que le dur orchestre de cuivre
Rythmait d'accords vibrants et lourds.

Le programme, – vrai protocole –
S'épuisait ; quand, pour son début,
Sur un bai-brun de haute école,
La jeune écuyère parut.

Bien en selle et très élancée,
Elle était adorable à voir,
Dressant sur la croupe bronzée
Son fin corps, moulé de drap noir.

Chaque détail de sa personne
Était correct, élégant, fier.
On rêvait, devant l'amazone,
D'une archiduchesse au Prater.

Comme elle était jolie ! Et comme

Son pur profil aux lourds cheveux,
Si brave sous le chapeau d'homme,
Semblait dire au cheval : 'Je veux !'

Sous l'éperon de la Viennoise,
Il ronflait, rebelle au travail,
Dans l'œil une flamme sournoise,
De l'écume plein le poitrail.

Mais ferme sur sa hanche ronde,
Bride et filet dans son gant blanc,
Elle domptait, la svelte blonde,
L'animal de fureur tremblant,

Le forçait, en parfaite artiste,
À s'agenouiller sur le sol,
À valser autour de la piste,
À marcher au pas espagnol ;

Et cela, sans que son visage
Parût s'animer du combat,
Sans que du bouquet de corsage,
Une seule rose tombât.

Aux très nobles jeux du manège,
Je ne suis pas fin connaisseur ;
Mais, frêle enfant, – Dieu te protège ! –
En toi je salue une sœur ;

Et, lorsque tu risques ta vie,
Bravement, pour nous divertir,
Bien fort, dans la foule ravie,
Le vieux rimeur doit applaudir.

Car ta cravache vaut sa plume.
Nous sommes dompteurs aussi, nous,
Lorsque frémit, s'ébroue et fume
La Chimère entre nos genoux.

Elle est rétive, et le poète
Est obéi tout de travers,
Souvent, par la terrible bête,
Dans la haute école des vers.

Plus d'un, ô mignonne intrépide,
Est tombé du monstre volant ;
Et le Philistin, groom stupide,
Ratissa le sable sanglant.

François COPPÉE « Haute école » in Baron de VAUX, Équitation ancienne et moderne, Flammarion, 1898

Funambules

à Antoine Rigot

Il n'y a toujours pas d'arbres – rien qui serait faux ici –
Il y a des fils que l'air fait briller

Comme si une grande araignée était venue pour qu'on
se sente tout petits

Se décidant
Une jeune fille monte à l'oblique
Si lente aux pieds nus

Maintenant on se demande
Ce qui est simple

Orteils pâles, pétales d'harmonieuse monotonie

Détachés de la peur en marchant

Ne pas trop creuser
Le fil fatigué d'eux

Ou bondir en arrière
En bâillement fou

Surtout ne crie pas
Beauté sans rien d'autre

Un deuxième, un garçon
S'approche en faisant tout vibrer
Elle s'agenouille sa main tient le fil
Qui tremblerait trop il court

Comme des questions directes les fils se croisent
Une nouvelle jeune fille court sur l'un pour se cogner à
l'autre
Au milieu du ventre
Puis c'est un garçon qui avance la main
Où la nuque se cambre

Ce sont des lumières que je vous raconte, de simples
lumières

De délicates difficultés comme
Fiançailles sur des fils parallèles

La main s'appuyant sur l'air
Les yeux fermés
C'est encore ses doigts qu'elle cherche
C'est encore ses doigts qu'il cherche

Puis ses joues dans le vide

Touchée, elle attache ses cheveux
Avant de poser sa tête sur l'acier fidèle

Une minute après se redresse

Cheveux défaits
Pourtant il n'y a pas eu
De couronne

À genoux
Deux garçons la regardent
Les paumes aux aguets pour le danger

Je vous raconte chaque lumière

Quand l'une tombe
De plus haut
L'ombre du fil vient sur le sol
Un homme blessé sort du noir

« Parfois je fais ce rêve que je remonte sur le fil »

Il peut, sur la ligne de l'ombre à peine débordant
Tituber sur le doux tapis rouge

Tout cela pour refermer ses mains sur le fil
Où marche une femme qui pour lui elle est belle

D'abord elle tend son pied
Comme un doigt se glisse dans l'anneau
Plus lentement qu'avant

Les mains toujours levées
Il tient le fil dans sa réalité

À chaque pas elle écrase tendrement
La main qui tient le fil
Il avance son autre main pour qu'elle l'écrase aussi
Tendrement

Très amoureuse elle oublie sans cesse d'avoir pitié

Ainsi tout au long du fil

Travaille mon amour

Pourquoi serions-nous ailleurs
L'un de l'autre ?

À la fin elle s'assied, le laisse
Lui serrer les chevilles, lui prendre les deux pieds,
Y enfouir son visage

La lumière s'alourdit dans le fond du cœur.

*Ariane Dreyfus, extrait de Le dernier livre des enfants
une première version de ce poème a été publiée dans
La terre voudrait recommencer, 2010*